

Une fille ben ordinaire Commentaire critique

Gabrielle de Louise Archambault, Québec, 2013, 102 min

Loïc Darses

Cinéma et femmes

Volume 31, numéro 3, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69634ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Darses, L. (2013). Compte rendu de [Une fille ben ordinaire : commentaire critique / *Gabrielle* de Louise Archambault, Québec, 2013, 102 min]. *Ciné-Bulles*, 31 (3), 8–9.

Une fille ben ordinaire



LOÏC DARSE

« Les cinq sens des handicapés sont touchés, mais c'est un sixième qui les délivre / Bien au-delà de la volonté, plus fort que tout, sans restriction / Ce sixième sens qui apparaît, c'est simplement l'envie de vivre. » Cinéma oblige, ajoutons à ces vers du texte poétique *Sixième sens*, signé Grand Corps Malade, un septième sens: l'envie d'aimer. Puisque c'est de cet ardent désir qu'est empreint **Gabrielle**, le deuxième long métrage de Louise Archambault. Si avec le remarqué **Familia** (2005), la réalisatrice abordait une pléthore de thèmes allant de l'hérité familial au jeu pathologique en passant par l'éveil sexuel, une seule question l'intéresse ici: l'amour entre deux personnes vivant avec un handicap intellectuel est-il possible? D'emblée, le sujet peut paraître casse-gueule. Et s'il est vrai que la cinéaste aurait aisément pu tomber dans un sentimentalisme fleur bleue ou, pis encore, dans un misérabilisme complaisant, il faut bien admettre qu'elle réussit avec **Gabrielle** un coup de maître tout en nuances.

Gabrielle et Martin se rencontrent dans un centre de loisirs où la déficience n'en-

trave pas la pratique des arts. Avec la chorale de l'endroit, ils s'exercent au chant en vue d'accompagner Robert Charlebois lors d'un éventuel spectacle. Une promesse qui tiendra en haleine l'ensemble des choristes en plus d'incarner la toile de fond sur laquelle s'écrira l'histoire d'amour singulière qui se dessine entre nos deux tourtereaux. Cependant, l'idylle prend une tournure shakespearienne lorsque la mère de Martin tente d'étouffer leur amour en interdisant à son fils de participer au projet, l'obligeant du coup à couper les ponts avec Gabrielle. Jaloux sa sœur Sophie (Mé-lissa Désormeaux-Poulin), qui s'apprête à aller rejoindre son amoureux en Inde, Gabrielle cherchera à aimer, elle aussi, envers et contre tous; mais, très vite, elle sera confrontée aux limites de sa condition. Par chance, point de vaines lamentations ici alors qu'avec doigté et finesse, Louise Archambault montre que la déficience, en soi, n'est pas tragique, mais que c'est plutôt à travers le regard des autres qu'elle devient véritablement handicapante.

Gabrielle Marion-Rivard fait ses premières armes cinématographiques de

façon éblouissante en interprétant on ne peut plus justement un rôle-titre où réalité et fiction s'entremêlent inextricablement. Elle-même atteinte du syndrome de Williams, une maladie génétique qui associe déficit intellectuel, malformation cardiaque et caractéristiques physiques distinctives, la comédienne incarne ainsi, pour les besoins de la cause, une Gabrielle « fictive ». Puisque si Marion-Rivard joue en quelque sorte son propre rôle, c'est malgré tout Louise Archambault qui signe le scénario de ce film émouvant et bouleversant de vérité. Une justesse qui émane surtout du choix, fort judicieux, d'acteurs issus en grande partie de La Gang à Rambrou et du centre Les Muses, deux organismes offrant une formation en théâtre, en danse et en chant à des artistes vivant avec un handicap. Alexandre Landry, qui tient le rôle de Martin, l'amoureux de Gabrielle, est probablement le seul acteur qui feint ici complètement la déficience dans une performance mystifiante. Une prouesse parmi tant d'autres alors que l'authenticité du jeu des comédiens est ici systématique. Il va sans dire, un tel souci de clarté témoigne d'une volonté qui anime mani-



festement la réalisatrice; celle de rendre compte du réel avec honnêteté, dans toute sa complexité, puisque personne n'est réellement simple d'esprit. Un constat humaniste exprimé à même la démarche créatrice de cette œuvre inspirante.

L'image, tantôt claire et lumineuse, tantôt plus froide et floue, montre d'abord l'émerveillement d'une Gabrielle candide et bienheureuse, puis l'inexorable désabusement d'une condition humaine qui se révèle en deçà de ses espérances. Cependant, l'errance et la perte de repères ne sont que momentanées dans ce film où les cadres certes sont serrés, mais jamais oppressants. À l'épaule, attentive et spontanée, la caméra capte sur le vif l'intimité des sujets qu'elle filme de très près, sans tarabiscotage ni complaisance, et toujours au service d'une esthétique à la véracité quasi documentaire. Mention spéciale aussi à l'usage inventif du son, particulièrement lors d'une scène où l'environnement sonore d'une discothèque de fortune s'estompe à mesure que sont éprouvés les émois charnels de Gabrielle et Martin. Après quoi, la pulsation enivrante du rythme frénétique d'un mor-

ceau *dance* subsiste quelque temps pour s'évanouir dans un silence de plénitude, tandis que les jeunes amants se caressent. Un moment sublime qui réitère que le cinéma est tout autant sonore que visuel.

Si *de facto*, la musique est omniprésente, jamais elle ne lasse pour autant. De sorte que mélodies et paroles s'enchaînent et bercent le récit à chacun de ses détours, tel un leitmotiv ficelant délicatement une intrigue poignante et sincère. Que ce soit du Leloup en karaoké ou du Charlebois en chair et en chœur, la chanson est surtout québécoise. Et c'est tel un véritable phare identitaire qu'elle nous guide à travers un film aux airs d'hymne à la diversité sous toutes ses formes. Vibrant plaidoyer pour le cinéma comme école de tolérance et d'ouverture, **Gabrielle** est aussi un cri du cœur désarmant. Celui d'une jeune femme qui, caressant l'espoir de vivre d'amour avec celui dont elle est éperdument éprise, s'acharne à prouver son autonomie. Une indépendance qui, aux yeux de la norme du moins, ne lui est pas accessible. Par la clé de sol, elle prendra donc la clé des champs, soufflant

à même la voix de Charlebois et de sa pièce maîtresse, *Ordinaire*, quelque chose de fort, un vœu pourtant modeste: «Si je chante c'est pour qu'on m'entende / Quand je crie c'est pour me défendre / J'aimerais bien me faire comprendre.» Souhait qu'exauce dignement Louise Archambault qui tend ici un flambeau rassembleur et inclusif. Une œuvre qui ne s'éteint pas dans la différence. (Sortie prévue: 20 septembre 2013) ▀

Québec / 2013 / 102 min

RÉAL. ET SCÉN. Louise Archambault **IMAGE** Mathieu Laverdière **SON** Pierre Bertrand **MUS.** François Lafontaine **MONT.** Richard Comeau **PROD.** Luc Déry et Kim McCraw **INT.** Gabrielle Marion-Rivard, Mélissa Désormeaux-Poulin, Alexandre Landry, Vincent-Guillaume Otis, Sébastien Ricard, Isabelle Vincent, Marie Gignac, Véronique Beaudet, Robert Charlebois **DIST.** Les Films Christal
